

DEUX ANS PLUS TARD

Le temps passe ? Pour les victimes et leurs proches, le 22 mars 2016 est à la fois lointain et tout proche, comme le racontent Sandrine et Tanguy. Que nous suivons, pas à pas, depuis les attentats de Bruxelles.

PAR LAURENCE VAN RUYMBEKE • PHOTOS : HATIM KAGHAT

Quelque part dans la forêt de Soignes, le 24 mars 2017. Nous sommes quelques dizaines à gravir le chemin de terre qui mène à ce banc circulaire en pierre bleue, entouré de 32 arbres. Trente-deux, comme le nombre de victimes décédées lors des attentats de la station de métro Maelbeek et de l'aéroport de Bruxelles-National, un an plus tôt. Un violoncelliste, parmi les feuilles mortes, comme tombé du ciel, joue doucement. « Vous pouvez, si vous le souhaitez, prendre une rose et la déposer où vous voulez, nous dit l'un des organisateurs, au nom du gouvernement bruxellois. Vous pouvez partir ensuite, ou rester, autant de temps que vous le souhaitez. »

Le silence. Le soleil de la fin du jour qui filtre à travers les branches. Tout de suite, les larmes aux yeux. Les noms des 32 victimes sont cités. Puis la musique reprend. Les uns après les autres, les proches de victimes, ou victimes elles-mêmes, couchent une rose blanche sur le banc circulaire. Le geste posé, personne ne quitte les lieux. Deux enfants jouent sur une PlayStation. Les adultes sont debout, la tête baissée, adossés aux arbres ou assis dans les feuilles sèches. Aucun ne bouge. On est là, tous, unis comme des humains dans cette émotion



qui vrille, cette beauté folle que captent tous nos sens. Après l'horreur, la puissance de cette force de vie est presque insoutenable. Loin de tous les nécessaires hommages officiels rendus aux victimes il y a un an, ce moment tout simple de recueillement en pleine nature aura le plus justement fait écho, sans mot dire, à la profondeur de nos peines et à l'absolue certitude d'y survivre.

Depuis le 22 mars 2016, les victimes des attentats de Bruxelles et leurs proches vivent leur vie sur cette balancelle, passant du goût délicieux de la vie, précieux comme un fruit en plein désert, au goût

terreux du sang, sombre et désespérant. Sandrine et Tanguy, dont *Le Vif/L'Express* avait suivi l'itinéraire durant un an après les attentats (1), ne disent pas autre chose. Ils reprennent le métro ou l'avion sans défaillir. Mais ils restent sur leurs gardes, comme ils l'expliquent, chacun, dans les pages suivantes. La reconnaissance de leur statut de victime, qui leur est essentielle, s'embourbe dans de lentes procédures administratives qui leur font mal. Leur colère, ranimée par chaque attentat ou tentative d'attentat commis ailleurs, part parfois en feux d'artifice, dans tous les sens. Toute parole politique qui sème la discorde plutôt que la réconciliation leur est insupportable. Toute atteinte aux droits humains également. Plus qu'avant sans doute, ils ont désormais le cœur à fleur de peau. Mais le rire aussi. Les voilà capables de se moquer d'eux-mêmes. De s'étonner que les proches des victimes des tueurs du Brabant wallon soient convoquées, trente ans après les faits, à une séance d'information. « Plus que 28 ans à attendre... », calculent-ils. Et ils rient. ♦

(1) Lire *Le Vif/L'Express* du 20 mars 2017. Un livre retraçant leur première année d'après-attentats, intitulé *Bruxelles, 22 mars 2016. Journal de deux victimes* a également été publié en mars 2017 chez Renaissance du livre. →

